

Jean-Yves PAUMIER, *La Bretagne pour les nuls*, Paris, First éditions, 2011, 497 pages.

Il pourra apparaître à certains singulier de rendre compte de cet ouvrage dans les colonnes de la prestigieuse et vénérable publication annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne. Le premier mouvement aurait pu être de regarder de haut ce pavé aux couleurs criardes et au titre racoleur, de considérer que l'envoi par son éditeur à notre société ne faisait que satisfaire aux logiques très « pro » du « marketing », dans un contexte de vive concurrence, face aux entreprises de vulgarisation historique des éditions Ouest France (André Chédeville, Bernard Merdrignac) ou Gallimard (Alain Croix), et à d'autres ouvrages amusants comme *Ils sont fous ces Bretons !* Mais celui-ci, positionné à mi-chemin entre ses devanciers précités, peut mériter quand même quelques mots, ne serait-ce que parce que tout ce qui fait lien entre la recherche historique et le public plus ou moins grand intéresse la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, dont la vocation est justement de relier des univers différents unis par leur intérêt commun pour la Bretagne. Et si l'ambition éditoriale de la collection cherche à l'évidence à faire rimer « région à identité forte » et « fort potentiel commercial », elle traduit aussi *peut-être* quelque chose d'un peu plus profond, comme la reconnaissance de tout un travail fait par les acteurs culturels pour faire vivre l'objet Bretagne dans toutes ses dimensions, entreprise à laquelle la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne participe avec force. De plus, le réellement sympathique travail de M. Paumier, amateur éclairé et affectueux (pour son objet d'écriture), derrière un agréable ton badin et parfois goguenard, ne se veut pas plus fantaisiste que d'autres volumes de la collection qui ont été confiés à des universitaires des plus sérieux, dont on dit parfois qu'ils ont sollicité d'être les artisans de cette sorte de nouvelle encyclopédie populaire de masse. Parcourons donc un instant l'*opus* avec bienveillance, certes, mais sans concession, à travers quelques exemples. Comme un symbole d'un parti pris qui se veut globalement mesuré et informé, apparaissent les pages consacrées au découpage régional qui, si elles oublient le précédent épiscopal du XIX^e siècle – la Bretagne à quatre diocèses –, n'omettent pas de signaler l'importance des régions Clémentel de 1919 dans le processus de partition de l'espace et de s'interroger sur les fausses bonnes raisons qui conduisent aujourd'hui à fustiger Vichy comme responsable de la « scélérate » amputation. Il en va presque de même de l'union de 1532, qui n'est pas qualifiée de « traité », mais bien d'« édit » dans le chapitre sur le sujet, mais... (re)devient un « traité d'union » à plusieurs reprises dans les pages suivantes. On appréciera aussi la mise en parallèle d'un Pontcallec au profil désormais peu glorieux (la faute à Tavernier ?) et d'une Marion du Faouët en quasi-majesté, confortant le diagnostic d'un passage de témoin entre les deux héros établi par Brice Evain dans un mémoire primé par la Société polymathique du Morbihan. En somme, il faut souligner que cet ouvrage qui ne comporte aucune bibliographie, s'il doit certainement beaucoup, comme le confesse l'auteur, aux prestigieuses rencontres de Locarn, doit visiblement aussi aux travaux des humbles et obscurs chercheurs que nous sommes...

Mais, bien chers collègues, nous avons encore un peu de travail, et c'est aussi ce que révèle cet ouvrage de bonne volonté. Passons vite sur les clichés éculés qui demeurent ici ou là à l'état résiduel (« un peuple têtue ») pour avouer qu'on a frémi en lisant que 14-18 a pu être un « holocauste », et qu'on a ressenti un léger malaise en constatant que les 10 lignes consacrées au mouvement breton dans la Seconde Guerre mondiale font face à la pleine page célébrant les héros de l'île de Sein. Quant aux 50 Otages, ils sont bien signalés, mais plus loin, dans une notice consacrée à René-Guy Cadou. Dans l'ensemble, le récit historique qui sert d'ouverture consiste essentiellement en une histoire politique qui met le doigt sur des passages et personnages jugés clefs (Erispoé, duchesse Anne, Cadoudal, Conlie, etc.) sans forcément s'attacher aux causes des faits narrés (pourquoi Louis XVI réhabilite-t-il La Chalotais ? pourquoi les tardives « poches » en 1945 ? Mystère et boule de beurre salé). De surcroît, l'ensemble reste un peu en retrait pour tout ce qui a trait à l'histoire économique et sociale, certes jamais complètement oubliée, mais secondaire. Car le propos, dans la vaste partie historique qui ouvre le livre, consiste essentiellement en un essai de rénovation du « roman provincial », avec pour fil rouge la question de l'intégration/centralisation qui, pour légitime (et passionnante) qu'elle soit, ne résume pas toute l'histoire de la Bretagne. C'est ensuite, dans la partie consacrée à « l'identité bretonne », que l'on trouve ce qui relève de l'histoire linguistique et culturelle. Cette dernière est traitée de façon assez légère, en associant pêle-mêle naufrageurs, pardons, cycle arthurien et *Breizh touch* dans un ensemble « Croyances, contes et légendes » peu hiérarchisé et plus descriptif qu'explicatif, même si certains passages ne manquent pas d'intérêt. La suite est consacrée à un *Tro Breizh* des départements curieusement rebaptisés « pays ». Comme il fallait s'y attendre, le Finistère domine l'ensemble (54 pages), devant – surprise – l'Ille-et-Vilaine (47 pages) qui doit sa place davantage à Saint-Malo (14 pages) qu'à Rennes (6 pages). Puis suivent les Côtes-d'Armor (30 pages), que talonne la Loire-Atlantique (28 pages), loin devant le Morbihan (13 pages). Il est vrai qu'il a été beaucoup question de ce dernier dans la partie (pré) historique, mais quand même. Le golfe du Morbihan est expédié en quelques lignes qui pourraient vexer les Vannetais par leur rapidité (pourtant, il y a un fort potentiel commercial dans cette partie de la Bretagne...). Et il faut 9 lignes seulement pour évoquer Sainte-Anne d'Auray, soit autant que ce qui est dit du peu signifiant « cracher de bigorneau » (mais c'est en Léon), et presque deux fois moins que la part consacrée à Montfort-sur-Meu (en Ille-et-Vilaine), ville respectable s'il en est, mais dont on ne craindra pas de dire sans peur d'offenser les concitoyens de Louis-Marie Grignon que, malgré sa célèbre cane et sa tour du papegault, leur cité reste un lieu de mémoire moins fort que la patrie de Nicolazic. Seule la saga d'Yves Rocher tire un peu son épingle du jeu morbihannais, mais cela reste moins que ce qui est consacrée à la supercherie littéraire du croisicais Desforges-Maillard, crédité de deux encadrés ! On pourrait multiplier les motifs d'étonnements, comme, par exemple, le fait que M. de Charrette a disparu corps et bien (trop vendéen ?),

tandis que La Rouerie a droit à une pleine page, comme d'ailleurs la question des hypothétiques origines bretonnes de Napoléon. Arrêtons-là, car, après tout, chaque auteur est bien libre de ses choix, et contentons-nous tout juste de dire qu'un peu plus d'équilibre n'aurait pas nui à nos modestes yeux. Concluons. En somme, voilà un livre qui, en ces temps où le « débat » sur l'identité nationale survit vaille que vaille à travers le projet de Maison d'histoire de France, peut nous servir à penser « l'identité » bretonne telle qu'elle peut prospérer dans le grand public. Et voilà aussi un livre qui peut en outre nous servir d'appui pour voir le degré de pénétration des acquis de la recherche historique dans le grand public cultivé, dont on espère qu'il soit à l'avenir plus nombreux encore qu'il n'est. Et nous voulons croire que cet ouvrage à la fois bienveillant et sympathique, avec des choix qui ne sont certes pas tous neutres, peut contribuer à faire aimer la Bretagne, son histoire et, qui sait ?, en bout de chaîne, attirer des lecteurs vers des sociétés comme les nôtres...

Gauthier AUBERT

Louis CHAURIS, *Pays bigouden : des pierres et des hommes. Bro vigouden : mein ha tud. Impacts du sous-sol dans le bâti d'un terroir cornouaillais*, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2011, 160 p.

Depuis quelques années, les congrès de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne et de la Fédération des sociétés savantes de Bretagne inscrivent au programme de leurs séances les communications pleines d'enseignements de Louis Chauris, ancien directeur de recherches au CNRS, relatives à la nature des roches et pierres utilisées, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, par les architectes et les entrepreneurs pour ériger leurs monuments. Ces présentations concernent aussi bien les monuments mégalithiques que l'architecture, religieuse, civile et militaire ou les infrastructures portuaires et maritimes ou le génie civil ; leur richesse et leur agrément passionnent les auditeurs. L'étude du bâti jointe à celle de la géologie du sous-sol permet de mieux comprendre l'histoire et les conditions d'érection des monuments et facilite, le cas échéant, leur entretien et leur restauration.

L'ouvrage que viennent de publier les éditions Skol Vreizh s'inscrit dans un cadre territorial bien délimité, le Pays bigouden, espace historique et humain à forte identité culturelle au sud-ouest de la Cornouaille, s'étendant de Loctudy à Plozévet. Par la complexité de sa structure géologique et la diversité de ses constructions, le Pays bigouden s'avère une terre d'élection pour scruter le devenir de la pierre, qu'elle provienne du terroir lui-même ou de régions plus éloignées.

Après une rapide esquisse géologique du Pays bigouden, l'auteur étudie l'emprise des roches vertes du massif de Peumerit, les serpentines, qui fournissent de mauvais moellons, et surtout les prasinites de Tréogat qui permettent d'obtenir de belles pierres de tailles. Le témoin le plus remarquable de cette dualité de roches est la ravissante